



Vincent van Gogh, *La cour de l'hôpital à Arles*, 1889.  
Huile sur toile. Oskar Reinhart Foundation.

## LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

VERS LES INSTITUTIONS  
2023 :

*L'INDIVIDUALISME,  
LA LIBERTÉ,  
LA FOLIE*

### *DE LA FOLIE, DES FOUS par REMI LESTIEN \**

#### I - LACAN ET LA FOLIE

Bernard Porcheret, dans l'argument du thème de cette l'année, donne cette orientation : *À l'horizon se pose la question de la folie*. La folie serait ainsi toujours à l'horizon de la subjectivité humaine. Les deux premières sessions de travail nous ont déjà donné de précieuses bases de réflexion, tant sur les identifications contemporaines, certes nécessaires, mais foisonnantes et illusoire, que sur l'aliénation/séparation dans un discours qui rejette la liberté du côté de la folie. Je vais donc repartir sur ces bases pour éclairer le paradoxe que constitue le fait de pouvoir dire en même temps – *tout le monde est fou*,<sup>1</sup> et – *à partir de quand est-on fou ?*<sup>2</sup> Ce qui est visé en tous cas par ce thème de travail, c'est de s'y retrouver dans les rencontres avec les sujets contemporains que nous pouvons faire en institution. Il est évidemment inutile de souligner auprès de vous la dimension éminemment politique d'un tel thème de travail.

Commençons par mettre en perspective la folie contemporaine et la folie qu'a depuis toujours connue chaque civilisation — la folie que chaque civilisation a fait germer en son sein. C'est le sens de ce que Freud avait conceptualisé en parlant de *malaise dans la culture* : la folie habite

---

\* Intervention à la troisième séance du module de la Section Clinique de Nantes *Vers les Institutions*, le 5 mai 2023.

<sup>1</sup> J. Lacan, « Lacan pour Vincennes. Transfert à Saint-Denis ? », *Ornicar ?* n° 17/18, 1979, p. 278.

<sup>2</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 77.

l'être au monde, dont la précarité subjective et ses conséquences de désarroi et d'errance peut conduire au pire.

De fait, la folie est de tout temps un problème de civilisation avec ses splendeurs et ses atroces misères, qui touche à ce que l'être humain a de plus essentiel. En français, le terme même de folie distribue sa signification sur deux registres : le registre de l'égaré inquiet et dangereux, que ce danger soit pour l'individu ou pour la collectivité, et le registre de la bizarrerie, de l'extravagance, de l'excès ou de l'exceptionnel. Très curieusement, le terme de *folie*, dont Michel Foucault a magnifiquement fait l'histoire, a disparu du lexique médical au cours du XXe siècle. Lacan, lui, ne craint pas de l'utiliser.

### **Une raison cachée sous une apparente déraison**

Pour commencer, je vous livrerai un court récit en incise, pour orienter mon propos. Cela se déroule dans un service d'un hôpital psychiatrique du sud parisien<sup>3</sup>, service de 50 lits de dits "chroniques" — certains, appelons-les malades, sont là depuis plus de 10 ans. Un nouveau chef de service décide d'introduire dans ce service l'orientation analytique. Un jeune homme de 41 ans a été hospitalisé dans divers services hospitaliers depuis l'âge de 8 ans. Il bave, il est totalement édenté et son élocution est radicalement défailante. Par ailleurs, il n'a aucun contrôle de ses sphincters, ce qui oblige le service à le faire dormir nu, dans une pièce qui lui est réservée car il se roule dans ses excréments.

Lors du premier entretien, il se présente ainsi : "moi, je ne suis pas fou comme les autres, je suis un arriéré mental. Mais j'en ai là-dedans". Au bout de 18 mois de rencontres bi-hebdomadaires, le praticien l'interroge sur un bout de phrase peu compréhensible : "Vous dites que vous aviez un bout de fer dans le cœur" — il sourit franchement, pour la première fois. Le praticien lui demande : "C'était une blague ?" — il sourit encore plus et précise : "non, mais depuis trente-trois ans que je suis hospitalisé, j'ai dit cela à des tas de docteurs, d'infirmières ou de psychologues. Aucun n'a réagi en me posant une question — alors je savais à qui j'avais affaire, qu'ils ne m'écoutaient pas, c'était *fi-ni*". Je passe vite sur la suite. Il arrête de se taillader et acquiesce la propreté en 15 jours, parce que c'était la condition de son départ pour un établissement ouvert. Il s'y rend seul en train et en revient deux mois plus tard, enchanté.

N'allons pas trop vite nous extasier sur les effets rapides ici constatés. Nous aurons peut-être le temps tout à l'heure de revenir sur la logique de ce cas, mais saisissons, en tous cas au passage la révélation par le simple exercice de la parole d'une raison cachée, et non d'une déraison comme nos spécialistes modernes voudraient nous l'imposer.

### **Prendre la folie au sérieux**

Pour rendre compte de l'expérience analytique, Lacan, lui, n'a cessé de prendre la folie au sérieux. On le constate depuis sa thèse de médecine jusqu'à ses derniers séminaires. Extrayons tout d'abord trois citations provenant de conférences ou de textes prononcés ou écrits successivement en 1947, 1958 et 1967 — à savoir tous les dix ans. Ces trois citations vont nous permettre de circonscrire la place que tient la folie dans l'enseignement de Lacan.

---

<sup>3</sup> J.-J. Bouquier, « Subvertir le discours psychiatrique », *La Cause du Désir* n° 105, p. 165.

Voici ce que disait Lacan en 1947 dans « Propos sur la causalité psychique » : « L'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait pas en lui la folie comme la limite de sa liberté. »<sup>4</sup> La folie fait partie de toute expérience humaine, mais le plus grand nombre se tient prudemment en deçà de cette liberté folle.

En 1958, dans la « Question préliminaire » : « Ce que nous affirmons ici, c'est qu'à reconnaître le drame de la folie, la raison est à son affaire, *sua res agitur*, parce que c'est dans la relation de l'homme au signifiant que le drame se situe. »<sup>5</sup> C'est toujours à la vérité qu'il s'attache, mais à une vérité dont il faut répondre en raison, parce que le drame des humains est d'être lié, par le langage, à l'incidence du signifiant.

Enfin, en 1967 au cours d'une conférence prononcée à l'hôpital Sainte-Anne devant un collège de jeunes psychiatres en formation : « ... c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas du côté de la compréhension, quand on est en présence [...] [du] fou. Psychotique, si vous voulez. »<sup>6</sup> : Lacan s'en prend à une certaine utilisation de la psychanalyse dans l'abord de la folie par la psychiatrie (c'était une autre époque). Sa remarque est acide, car il dit aux psychiatres que s'ils croient comprendre leur malade, c'est qu'ils prétendent être transparents à eux-mêmes. Contre l'illusion de la compréhension, Lacan se réfère à une clinique de l'angoisse.

Ajoutons à cette liste le séminaire que Lacan consacre à Joyce — à nouveau dix ans plus tard, en 1976. Lacan pose directement la question : Joyce était-il fou? Sans y répondre directement, il esquisse une tentative de s'y retrouver en distinguant radicalement le vrai et le réel et en allant au-delà du sujet : « (...) l'homme le fait qu'il vit de l'être (= qu'il vide l'être) autant qu'il a — son corps : il ne l'a d'ailleurs qu'à partir de là. D'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'ICS de Freud (inconscient, qu'on dit ça) »<sup>7</sup> Pour le moment, gardons de cette phrase compliquée ce vide d'être, ce corps qui en dépend, et le terme de parlêtre.

### **Une fraternité discrète**

Trois points pour commencer à s'y retrouver. C'est bien la parole et la vérité, dans leur rapport au réel, qui sont au cœur de la folie. Ne s'en tenir qu'au comportement et à la supposée réalité qu'un observateur pourrait enregistrer, ne peut que mener au pire.

Bien au contraire, il s'agit du rapport du langage au corps et le praticien se trouve par rapport à celui qui vient le rencontrer du même côté du mur du langage. Nous nous devons donc d'avoir avec lui une « fraternité discrète »<sup>8</sup>, comme Lacan l'indiquait dans « L'agressivité en psychanalyse ». Une fraternité qui se détourne de la banale et médiocre compassion et de la vulgaire volonté de compréhension.

Enfin, il faut l'affirmer, le fou est un sujet de plein droit<sup>9</sup>. Mais ce concept de sujet nécessite d'être rigoureux et en réalité radical. Nous sommes sujets du signifiant — assujettis, voilà ce

---

<sup>4</sup> J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Seuil, 1966, p.176. Repris dans « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », p. 575.

<sup>5</sup> J. Lacan, « D'une question préliminaire... », *op. cit.*, p. 574.

<sup>6</sup> J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres », 1967, disponible sur internet.

<sup>7</sup> J. Lacan, « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 565.

<sup>8</sup> J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits, op. cit.*, p. 123.

<sup>9</sup> Et célébrer l'éminente dignité des fous — reprise de l'expression de Bossuet : l'éminente dignité des pauvres.

que cela veut dire. Le signifiant ne fait que nous représenter pour un autre signifiant — le sujet n'est donc qu'un vide, un manque d'être — avide d'identification.

Le manque à être a été un point de repère essentiel pour que l'on s'y retrouve avec la folie. Lacan n'en restera pas à ce manque à être symbolique, en cernant un trou dans le symbolique. Mais quoiqu'il en soit il y a toujours nécessité pour chacun de construire une réponse qui traduit une position subjective choisie inconsciemment, et dont chacun est la pure victime... mais dont il est aussi responsable<sup>10</sup> — c'est la position développée en 1965 dans « La Science et la Vérité » (position que Lacan qualifiait même de terrorisme, en souriant de pouvoir offusquer la bien-pensance).

## II - TOUT LE MONDE EST FOU

### **La perte de réalité et sa restauration.**

L'être humain parle, et c'est ce qui le distingue de tous les autres animaux. Quelque soit l'intelligence de ceux-ci, qui manipulent et échangent avec aisance et efficacité un système de signes, un fossé infranchissable sépare ces animaux des parlêtres. Nous sommes affectés par le langage et de ce fait, nous parlons.

Lacan n'hésitait pas à parler de cancer. Ce parasitisme, autre formulation de Lacan, impose un rapport vicié à ce que l'on appelle habituellement la réalité. C'est ce que décrivait Freud en 1924, dans son texte « La perte de réalité dans la névrose et la psychose ».<sup>11</sup> Au-delà d'une différence entre les deux structures concernant le rejet de la réalité, il pointe la similitude des moyens pour y remédier. En effet, s'il n'y a qu'une analogie entre le refoulement du névrosé et le rejet du psychotique, c'est bien d'une similitude globale entre les processus qui a une bien plus grande portée. Et un peu plus loin il affirme que névrose et psychose sont donc l'une comme l'autre des expressions de la rébellion du ça contre le monde extérieur. Le rapport obvié à la réalité que produit le fantasme du névrosé est homologue au délire que le psychotique crée — à chaque fois c'est à une tentative de réparation que nous avons affaire. Le fantasme est ainsi homologue à un délire, mais en diffère cependant, parce qu'il permet de rester dans un rapport dialectique avec l'entourage. Très subtilement, le texte de Freud situe la place cruciale de l'angoisse dans l'une et l'autre structure.

### **Le vide du sujet et ses identifications.**

Mais en deçà de la réalité est le lieu du sujet et je répète la formule canonique de Lacan pour en rendre compte : le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Le sujet n'est que représenté, il manque d'être et aucun signifiant ne pourra jamais boucher ce manque d'être. C'est dans ce manque à être que git le drame du sujet humain, et si l'on peut dire sa folie. D'une certaine façon, c'est toujours délirer que de vouloir parer à ce manque par un signifiant alors qu'il ne s'agit pas d'un manque de signifiant. Finalement à chaque fois que nous déclinons notre être nous révélons une petite imposture, un masque. Pour le psychanalyste, le 'je suis' appartient au domaine de l'illusion onirique qui pourrait bien confiner au délire. Si vous rencontrez un ancien camarade, perdu de vue depuis votre scolarité, et qu'il vous dit,

---

<sup>10</sup> J. Lacan, « La Science et la Vérité », *Écrits, op. cit.*, p. 858.

<sup>11</sup> S. Freud, « La perte de réalité dans la névrose et la psychose », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, p. 299.

tout de go, qu'il est gynécologue, ou banquier ou psychologue, après un temps de surprise, à seulement imaginer l'être de cet ami, vous pourriez trouver que c'est une bien curieuse affirmation — Il n'y a pas plus délirant, en effet, que cette prétention à se prétendre le garant de la santé des femmes, ou le détenteur de la fortune des autres, ou le possesseur du savoir sur chacun... Petite duplicité sociale, véritable imposture du sujet.

Lacan reprenait un aphorisme de Lichtenberg<sup>12</sup> sous forme de boutade : « Si un homme qui se croit un roi est fou, un roi qui se croit un roi ne l'est pas moins. »<sup>13</sup>

Ce qui nous importe, c'est que la fonction de sujet diffère de ce qu'on appelle dans le langage courant l'identité, et même le psychisme. Les identifications et le dit psychisme ne sont que des constructions, des fictions qui viennent répondre à ce manque structurel. Le sujet s'arrange en cafouillant avec ce manque. Quand on est un être parlant, c'est la seule solution.

### **Le parlêtre face au trou du non-rapport sexuel.**

Le manque à être est certes une place vide, mais cette place est inscrite dans le symbolique, et la jouissance est fondamentalement signifiantisée, résorbée dans le symbolique. Lacan va ensuite par l'opération de séparation isoler la jouissance qui se cristallisera dans l'objet petit  $a$ . Enfin, pour répondre aux impasses cliniques qu'il rencontre, il finira par formaliser le réel en démontrant de plus en plus rigoureusement l'impossibilité d'écrire le non-rapport sexuel. Ce réel troue le symbolique qui finalement à lui seul ne peut assurer la défense contre ce réel. La fonction de l'inconscient se complète du corps — le corps vivant. À chaque fois — et c'est là que l'on peut dire que tout le monde délire —, le sujet devra assurer cette défense en nouant singulièrement un signifiant maître à un petit bout de jouissance, et à l'habillage imaginaire de l'objet. Ce nouage, pour tout parlêtre, est un noyau de délire indispensable pour se défendre contre le réel, pour répondre de cet impossible qui est de savoir ce que c'est que d'être vivant<sup>14</sup>. Cette défense n'est plus simplement l'appareillage des semblants imaginaires et symboliques, mais un nouage des trois registres Réel, Symbolique et Imaginaire. Il faut noter qu'alors le signifiant devient pourvoyeur de jouissance, et que le traumatisme est un impact de la langue sur le corps. Il n'y a pas de rapport, mais il y a la jouissance et c'est cette jouissance qu'il faut contenir par le nouage pour supporter tout à la fois son être, son corps et l'Autre. Pour vivre il faut se défendre du réel.

En avril 2022, Jacques Alain Miller dans son discours de clôture du dernier congrès mondial de l'Association Mondiale de Psychanalyse, donnait l'orientation du prochain congrès en 2024. J'en extrais une phrase : « Faut-il sévèrement distinguer le rêve comme phénomène universel et la folie qui n'atteint que quelques-uns (...) C'est le propre de la psychanalyse que de mettre ces phénomènes du rêve et du délire en continuité, tandis qu'il appartient aux gardiens de la réalité commune de les discriminer et de tracer une ligne infranchissable entre le normal et le pathologique. »<sup>15</sup>

---

<sup>12</sup>. « Un fou qui s'imagine être un prince ne diffère pas du prince qui l'est en fait, que parce que celui-là est un prince négatif, tandis que celui-ci est un fou négatif. Considérés sans leurs signes, ils sont semblables »

<sup>13</sup>. J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *op. cit.*, p. 170.

<sup>14</sup> La condition absolue du désir tentait dans un paradigme précédent de cerner cet indicible.

<sup>15</sup> J.-A. Miller, « Tout le monde est fou. AMP 2024 », *La Cause du désir* n°112, 2022.

*Tout le monde délire, et à partir de quand est-on fou ? C'est une affaire de continuité clinique tout autant que de diagnostic différentiel — C'est au cœur même de l'inexorable proximité de la folie et de l'être humain qu'il faut repérer la distinction.*

### III - À PARTIR DE QUAND EST-ON FOU ?

Cette inexorable proximité ne doit pas, en effet, laisser passer l'idée que nous banaliserions les questions que posent la folie depuis toujours à la civilisation. Car enfin, si tout le monde est fou pourquoi maintenir le même terme pour cerner des expériences tellement différentes ? Il y aurait les fous ordinaires, et les vrais fous. Il faut accepter de faire coexister *tout le monde est fou avec il y a des fous qui sortent de l'ordinaire*. Gardons donc ce terme, fou, qui a l'avantage de diminuer le risque d'objectivation de la pathologie subjective.

Parce que certains dérangent, parce qu'ils souffrent ouvertement, parce qu'ils ignorent le lien social, parce qu'ils perturbent l'ordre public, parce qu'ils passent à l'acte, il y a bien folie et folie. Lacan n'omettait pas de rappeler un slogan inscrit sur les murs de la salle de garde quand il était interne : n'est pas fou qui veut ! Sans doute voulait-il alors ridiculiser ceux que l'on appelait les anti-psychiatres, qui se piquaient de comprendre leurs malades, en voulant même s'identifier à eux comme nouvel ancrage d'une véritable humanité nouvelle — enfin libres !

La discontinuité est d'abord repérable sur la place cruciale qu'occupe le signifiant du Nom du Père dans la structure symbolique. Si cette fonction cafouille, on est du côté de la névrose et si cette fonction est forclosée, on est du côté de la psychose.

Si l'on veut se repérer sur le sinthome, il faudra plutôt repérer les absences de nouage entre des registres, les clocheries, les ratages — et les raboutages.

#### **Logiques de la psychose**

Plutôt que de faire une nomenclature des symptômes et des souffrances des sujets psychotiques, je voudrais donner une indication de la manière dont leur logique peut s'appréhender — la logique de leur être de paroles et non de leurs comportements. Notons tout de suite ce terme de logique. Logiques, les fous le sont, et souvent avec une rigueur qui empêche tout lien à l'Autre — C'est ainsi qu'il faut récuser toute idée de déraison (souvenons-nous, « la raison est à son affaire », dans la Question Préliminaire).

On peut en effet parler de vraie folie, quand il y a une stase dans une seule identification véritablement rigide, une identification sans médiation possible, directement branchée sur l'universel. Les hommes libres, les vrais, ce sont précisément les fous — libres de leurs identifications sans aucunement avoir à les justifier. Mais cette « liberté » peut aller jusqu'à ce que le sujet soit véritablement privé de toute identification, et ne se présente qu'avec la seule apparence des vêtements ou de son style de vie.

Quand l'aliénation signifiante n'est pas opérante et que le sujet est laissé hors du discours commun, sans même un objet perdu pour le lester dans l'Autre, il peut errer de toxicomanies en passages à l'acte sur lui-même ou sur les autres. Que faire d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître, serrée dans une construction inaccessible, un délire sans médiation ou déterminé par un postulat inextirpable. Quand la rigueur logique ne permet aucun écart et

encore moins le moindre lien dialectique avec l'Autre, l'errance devient peut-être la seule issue pour résoudre le désarrimage du lien social.

Une clinique de l'objet au contraire peut être au premier plan. Par exemple, quand la déconnection de l'énonciation et de l'énoncé est trop radicale, des voix peuvent surgir de partout avec des hallucinations envahissantes dont le fou n'a plus guère les moyens de se défendre. Mais l'objet peut tout aussi bien être le regard, l'objet anal ou l'objet oral. Le psychotique, l'objet, il l'a dans la poche,<sup>16</sup> il en est encombré, avec un dérèglement insupportable de la jouissance sans aucune médiation possible avec L'Autre.

Le sentiment de vie peut en être menacé, sournoisement ou dramatiquement. Ce sont par exemple les affres de ceux qui doivent traiter chacun de leurs organes sans le secours d'aucun discours<sup>17</sup> — et pour cela inventer des montages pour pouvoir utiliser estomac, vessie... ou appareil génital...

Ce peut être également la déréliction de ceux qui sont devenus de purs objets, véritable déchet sans plus aucun lien pour les maintenir dans le monde des vivants. C'est souvent l'angoisse qui broie la moindre possibilité de trouver un quelconque arrimage pour le sujet.

### **L'angoisse du fou**

Le *du* est ici à la fois objectif et subjectif... c'est-à-dire qu'il s'agit tout autant de l'angoisse vécue par le fou que l'angoisse ressentie devant le fou. Les deux versants sont aussi importants.

L'angoisse du fou, c'est d'abord le fou qui vous angoisse — le *de* objectif. Lacan y consacre une longue partie de sa conférence à Sainte Anne, en 1967, qui avait pour thème « La psychanalyse et la formation des psychiatres ». Il prend l'exemple d'un jeune collègue « qui aborde le champ du fou, la réalité du fou, la confrontation avec le fou, l'affrontement avec le fou ». Cette rencontre prend la dimension d'angoisse. La vérité de la rencontre avec la psychose passe presque inévitablement par l'angoisse. Et c'est une nécessité que de le reconnaître pour s'orienter de la bonne manière. L'angoisse du fou permet de se sentir directement concerné, sans interposer une quelconque barrière de compréhension et de ne pas être tenté de vouloir comprendre. Il ne s'agit cependant pas d'une effusion existentielle, ni de s'identifier à l'angoisse du fou, Lacan dira même un peu plus tard « malheur à celui qui n'a pas dépassé le stade de l'angoisse. » Pour ne pas laisser le fou seul avec l'angoisse que lui ressent, pour être concerné pas l'angoisse du fou, il faut avoir dépassé le « stade de l'angoisse » : par exemple, avoir fait une analyse.

L'angoisse ne trompe pas, le fou sait que ce réel qu'il rencontre le concerne en son plus intime et que c'est une menace effroyable — il en est certain.

---

<sup>16</sup> « Petit discours aux psychiatres », 1967 : « Il ne tient pas au lieu de l'Autre, du grand Autre, par l'objet *a*, le *a* il l'a à sa disposition. Le fou est véritablement l'être libre. Le fou, en ce sens, c'est d'une certaine façon cet être d'irréalité, cette chose absurde, absurde... d'ailleurs magnifique comme tout ce qui est absurde. Le Bon Dieu des philosophes on l'a appelé *causa sui*, cause de soi, lui, disons qu'il a sa cause dans sa poche, c'est pour ça qu'il est un fou. »

<sup>17</sup> J. Lacan, « L'Étourdit », *Autres écrits*, *op. cit.* : « La fonction de chacun de ses organes fait problème au parlêtre. Ce dont le schizophrène se spécifie d'être pris sans le secours d'aucun discours établi. »

## Croyance et certitude

Le mot important, ici, est celui de certitude, certitude qui est à distinguer fermement de celui de croyance. Essayons d'y voir clair. La croyance va du sujet à l'Autre et la certitude prend le chemin inverse – la croyance est une question que le sujet pose à l'Autre alors qu'avec la certitude, le sujet est certain d'une rencontre insupportable avec le réel. Cela le concerne – lui et pas un autre – au plus intime de son être. Quand il s'agit d'hallucinations, le psychotique serait même prêt à accepter que ce qu'il entend, les autres pourraient ne pas l'entendre, mais il ne lâche rien concernant ce par quoi il est directement concerné. Ce binaire croyance/certitude est véritablement éclairé par Lacan, contre la psychiatrie qui s'embarrasse inutilement de la notion de « conviction psychotique ». La conviction est plutôt névrotique et attachée à la croyance. Bien au contraire... « en vérité, le fou, il n'y croit pas, à la réalité de son hallucination [...] il a une certitude qui est que ce dont il s'agit [...] le concerne. [...] Ce n'est pas de réalité qu'il s'agit chez lui, mais de certitude. [...] Cette certitude est radicale. [...] cela signifie quelque chose d'inébranlable pour lui. »<sup>18</sup>

Cet indice de certitude est crucial dans la rencontre avec la folie – Jacques-Alain Miller lui donnait tout son poids dans le texte sur l'enseignement de la présentation de malade : « S'il y a un enseignement de la présentation de malades, c'est bien celui-ci : chercher la certitude ». Cette certitude vient combler le manque de signification et s'y substituer

Au vrai, le sujet névrotique manque d'incroyance et c'est ce qui rend compte de son manque de sérieux. En effet, sa ou ses croyances<sup>19</sup> sont le support de ses symptômes. Ce manque de sérieux est curieusement récusé par les neuro-scientifiques qui pensent sauver les croyances en les distinguant des « croivances »<sup>20</sup> qui seraient, elles, de fausses croyances. Cela ne risque pas d'arriver au psychotique qui, lui, ne croyant pas à la réalité qui l'entoure – il n'a pas fait le pari de la *Bejahung* primordiale, à l'origine de la symbolisation – est concerné directement par ses certitudes. Il considère avec le plus grand sérieux, c'est-à-dire avec une extrême rigueur, ce à quoi il est contraint de se résoudre. La certitude c'est le lieu où le sujet est certain qu'il a à répondre – le sujet c'est le lieu de la certitude. Disons que la certitude comme réponse est venue à la place de la question.

Deux points particuliers : la certitude peut cependant n'être pas sans lien avec la perplexité, que celle-ci précède la certitude ou qu'elle lui fasse suite comme une défense contre celle-ci, et la certitude peut aller jusqu'au postulat, celui que de Clérambault démontrait à l'origine de l'érotomanie.

---

<sup>18</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, Seuil, 1981, p. 87-88.

<sup>19</sup> H. de Balzac, *La Duchesse de Langeais*, Paris, Le Livre de Poche, 1998 : « Si un homme garde les croyances les illusions, les franchises les impétuosités de l'enfance, son premier geste est pour ainsi dire d'avancer la main pour prendre ce qu'il désire. »

<sup>20</sup> Cf. La chronique « on ne peut plus sérieuse » de *Zoom Zoom Zen* avec, comme invité, Sebastian Dieguez, chercheur en neurosciences à l'université de Fribourg, « Croivance, quand la croyance n'est pas ce que l'on croit », *France Inter*, 5 décembre 2022, disponible sur internet, <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/zoom-zoom-zen/zoom-zoom-zen-du-lundi-05-decembre-2022-7166722>



## Causalité

Depuis l'aube des temps la folie est restée une énigme. Elle dérangeait mais pouvait tout aussi bien représenter une fonction sociale. C'était notamment le cas pour les religions chrétiennes. Le fou était non seulement toléré mais respecté comme identifié à celui qui manque et donc plus proche de l'être, soit de Dieu. À ce manque dans l'ordre de l'avoir (avoir la raison) répond l'être absolu d'un Dieu qui donne la solution à tous les maux de la terre. Il a pu, au contraire, représenter une monstruosité dont il fallait protéger la collectivité.

Pendant longtemps la médecine scientifique, ne trouvant pas d'explication causale en raison de l'absence de lésions anatomo-pathologiques constatées lors des autopsies, s'est contenté de classer les maladies psychiatriques selon leurs manifestations et leur tableau. L'ère thérapeutique a commencé dans les années 60 et a grandement soulagé un grand nombre des patients tout en résorbant la singularité dans l'universel de l'efficacité. Dorénavant nous en sommes à une autre étape. La médecine cherche à découvrir un savoir non plus classificatoire mais causal, dans le cerveau lui-même.

Et l'on s'acharne à employer tous les moyens d'exploration que la technique contemporaine met à la disposition des chercheurs. Depuis les diverses imageries médicales jusqu'aux explorations fonctionnelles les plus poussées, en passant par la chimie moléculaire. On compare des milliers de cas similaires et on fait l'hypothèse qu'une causalité sera découverte au sein du matériel biologique. Je mets « hypothèse » entre guillemets, car ces neuroscientifiques n'émettent aucun doute. Ils sont certains de pouvoir découvrir le désordre causal, en mettant en lumière un savoir dans le réel. Ce qui est visé c'est un savoir universel débarrassé de toutes les singularités. Un savoir objectivé qui se passerait de toute la dimension de la vérité — un savoir qui exclurait toute jouissance. C'est l'organicité médicale de toujours, mais dorénavant explorée *in vivo*, avec une technologie d'une formidable inventivité. Une organicité qui sépare le normal du pathologique et laisse penser que ce pathologique est du côté du déficit ou du désordre auquel il faudrait remédier.

Mais cela reste une hypothèse — celle que le psychisme s'inscrive dans le matériel biologique comme tous les autres dérangements pathologiques. Dérangement de l'harmonie biologique naturelle du vivant, mais qui laisse en suspens de savoir ce que serait la normalité naturelle et harmonieuse du psychisme.

Pour la psychanalyse, c'est d'une toute autre hypothèse qu'il s'agit — celle de l'inconscient. Quand la médecine cherche les lois qui permettent de prévoir les effets, Lacan, lui, avec Freud, redonne toute sa dimension à la Cause. Dans la Science et la vérité, s'appuyant sur les quatre causes d'Aristote, il attribue à la psychanalyse la cause matérielle.

Et pour cette hypothèse Lacan a le culot de parler lui aussi d'organicité mais d'une organicité qui rompt absolument avec celle sur laquelle la médecine scientifique s'appuie — je le cite dans « Question préliminaire... » : « Freud a jeté sur l'évolution elle-même du procès les premières lumières qui aient permis d'éclairer sa détermination propre, nous voulons dire la seule organicité qui soit essentiellement intéressée dans ce procès : à celle qui motive la structure de la signification. »<sup>21</sup> Et un peu plus loin, il parle des « effets d'induction du signifiant. »

C'est une causalité qui ne se loge pas dans les circonvolutions du cerveau. Cette organicité consiste dans les effets du signifiant. La structure organique du parlêtre n'est autre que la

---

<sup>21</sup> J. Lacan. , « D'une question préliminaire... », *op. cit.*, p. 574.

structure du langage avec le signifiant comme cause : cause d'abord des bouleversements dans le sujet dus à la folie, cause aussi de la restauration dudit sujet dans des assises subjectives vivables.<sup>22</sup>

Et à ce moment de son enseignement, Lacan reconnaît le matériel de la cause comme le signifiant. C'est le signifiant au cœur du fantasme.<sup>23</sup> Lacan maintiendra la cause signifiante mais elle passera successivement de l'imaginaire au fantasme, puis enfin au sinthome.

### **Rencontre avec la folie**

La rencontre avec un sujet considéré comme fou est donc d'abord la rencontre avec une parole et non avec un comportement ou une maladie chronique. Il n'y a aucun autre moyen d'accéder au savoir que recèle le sujet fou, que d'en passer par sa parole (dont la médecine contemporaine voudrait le déposséder). C'est en tous cas le seul moyen d'avoir accès à une dimension historisante et de saisir comment sa logique a épousé les contingences de sa destinée. Il nous est quelque fois possible de repérer la place qu'a pris un signifiant dans les discontinuités de son histoire, comment des signifiants importants ont participé à ses moyens de défense contre le réel auquel il a eu affaire. Comment une métaphore délirante a pu réordonner la signification de son monde, comment des arrangements entre signifiant et jouissance ont pu permettre la rencontre avec des petits autres ou au contraire le faire basculer dans l'abîme du non-sens et de l'errance.

C'est alors un devoir éthique d'être à la hauteur de cette rencontre et d'accepter la mise en danger – en tous cas de s'exhausser à la rigueur nécessaire pour d'une lecture du texte que nous devons déchiffrer, faire un écrit de défense contre le réel — ce qui est une autre manière de dire qu'il faut se faire secrétaire de l'aliéné.

Il y a un réel de la psychose que le psychanalyste accepte de rencontrer. On pourrait caractériser la prise de parole d'un psychotique, par sa rigueur logique, ses certitudes et l'absence de dialectique. Une absence de dialectique qui renvoie à la fonction essentielle du langage qui n'est qu'accessoirement liée à la communication, comme pourtant on s'acharne à nous le faire croire. Nous ne sommes donc pas dans le jeu entre la demande et le désir, où la parole se distribue "socialement" entre le je et l'Autre. C'est au contraire un peu comme si le sujet psychotique parlait une langue étrangère, et qu'il s'agit qu'il nous la traduise avec ses moyens.

La place que l'analyste peut prendre auprès d'un fou est très importante. Comme nous le précise Lacan, il doit accepter "une soumission entière, même si elle est avertie aux positions proprement subjectives du malade". Ils forment tous les deux un binôme peu ordinaire. L'analyste, pourrait-on dire, serait un partenaire sinthome ordonné à cette subjectivité qui se refuse à l'Autre. À l'analyste de trouver ce qu'il peut représenter comme objet ou comme signifiant pour ce partenaire. C'est souvent un simple trait qui permet au fou — gardons ce terme qui évite d'avoir à objectiver la subjectivité — de s'arrimer dans son monde.

---

<sup>22</sup> É. Zuliani, lors d'une des dernières soirées des Leçons d'Introduction à la Psychanalyse.

<sup>23</sup> J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne », Cours 2011, « L'Être et l'Un », 18 mai 2011 (inédit).

## Une affaire de style

Un jeune homme<sup>24</sup> qui vivait seul dans un retrait relatif de toutes activités sociales et professionnelles, en dehors d'une petite activité bénévole. Bénéficiaire de l'AAH, il s'occupait très activement à ce qu'il appelait son art : peindre, écrire, chanter jouer de la musique — mais en marge de tout rapport à l'Autre. Tout se déclenche quand une relation platonique entretenue avec une jeune femme se brise brutalement. Il est alors assailli de voix hallucinées qui le ramène à un état stuporeux d'égarement. Son psychiatre contacté l'adresse à l'analyste. Il lui déclare lors de sa première séance « Je veux vivre à fond ce que je crée. »

De la multitude de ses voix, il distingue les mauvaises, celles qui le mettent véritablement au supplice parce qu'elles l'exposent à un double langage. En effet elles comportent ce qu'il appelle l'équivoque, en lui imposant des allusions sexuelles insupportables. Il lui faut faire un effort de réplique pour résorber ce sexuel qui l'envahit. Cette équivoque menace surtout de se propager à tout le langage — par exemple quand il joue à la balle avec des voisins, il entend une voix qui lui dit "tu dois la prendre" qui se traduit immédiatement en "tu vas la prendre sexuellement cette fille". Tout son effort avec l'analyste va être d'alléger la langue de sa signification sexuelle. C'est-à-dire qu'il apprend par le jeu de transposition des signifiants à traduire sa langue en mots neutres. Ce travail sur la langue se complète d'une limitation conjointe de ses activités ainsi que de ses intérêts personnels ou même de ses relations, elles aussi volontairement restreintes. Cette restriction généralisée n'est donc pas ici déficit mais affaire de style.

Appuyé sur l'analyste, ici réduit à la fonction du dictionnaire, il va trouver un style de vie, fondé sur la parcimonie sociale, qui progressivement lui permettra de reprendre prudemment son activité artistique. Insistons sur ce cratère d'effacement du style — effacement, pour ce jeune homme, du sens sexuel forclos. Il lui sera possible d'ajourner à l'infini l'insupportable rencontre sexuelle.

Le fou — vous avez compris que nous le sommes aussi — inventera un lien avec celui qui accepte de le rencontrer. Mais c'est à condition que le praticien soit docile et averti, qu'il n'interpose pas des voiles de protection contre l'angoisse, et qu'une éventuelle pratique à plusieurs, si elle devient nécessaire, ne soit ni une protection supplémentaire, ni vécu comme l'amputation d'une position.

## CONCLUSION

La folie recèle une valeur profondément humaine — raison de plus pour la prendre au sérieux et de lui laisser la dignité d'une expérience de paroles. Nous pensons, je cite François Leguil dans une magnifique conférence qu'il nous avait donné à Nantes en 2011, « Nous pensons, nous, que notre croyance a plus de moyens de déboucher sur une certitude, la certitude que la folie n'a pas de sens et qu'elle est une tentative redoutable et naufrageuse de redonner un sens à ce qui n'en a pas ».

Remi Lestien

---

<sup>24</sup> Cas clinique tiré d'un article écrit par Bruno Miani pour la préparation du Congrès mondial de l'AMP en 2014. L'actualité du style dans la psychose — 11 mai 2013.